

UN MOIS DE PRISON!

500 fr. d'amende

500 FRANCS DE DOMMAGES INTÉRÊTS

Inscriptions et dépens.

Un journal rapportait, il y a quelque temps, une conversation échangée au Caire entre un voleur et un passant. Elle commençait ainsi : *Le Voleur au Passant* : — La bourse ou la vie ! *Le Passant* : — Au voleur ! au voleur ! *Le Voleur* : — Si tu m'insultes, je l'attaque en diffamation devant le Cadi. *Le Passant* : — Comment ! je ne peux pas dire que tu es... *Le Voleur* : — Non, la loi le défend. Ainsi donne-moi ta montre, tu n'en as pas besoin.

Heureusement ce n'est pas cette loi sur la diffamation qui nous régit en France. Nous avons le droit de dire à un voleur qu'il est un voleur, pourvu toutefois qu'il n'y ait pas de témoins.

Si vous dites à autrui son fait en public ou par la voie de la Presse, vous êtes passible du Code pénal, et rien ne nous paraît plus juste. A quoi servirait donc la philosophie si nous ne pouvions voir sans nous emporter se commettre à notre préjudice ou à celui de notre voisin telle ou telle action infâme ou criminelle ? De quel droit notre conscience se révolterait-elle en présence d'abus honteux et tenterions-nous de les stigmatiser publiquement ?

C'est la loi de l'expérience : « Moi d'abord, les autres s'ils peuvent. »

Tant pis pour ceux qui croient qu'il est utile et moral de crier : « Au voleur ! » ou « au feu ! »

S'il leur en arrive malheur, tant mieux, ils sont fous de se plaindre ; j'ai été fou comme eux, je m'y suis fait prendre, et défunt le Cercle des étrangers de Genève m'a fait donner sur les doigts.

C'est ma faute, ma très-grande faute !

Aussi qu'allais-je faire le Don Quichotte dans cette galère !

Pour me punir, je veux être archi-condamné, j'irai en appel, et s'il le faut en cassation..., et ce sera justice.

ALFRED SIRVEN.

Plusieurs journaux, dont le *Figaro*, annoncent pour paraître prochainement un nouveau volume, ayant pour titre : LA VIE DE JUDAS !

Est-ce que par hasard l'auteur voudrait publier un pendant à LA VIE DE JÉSUS ?

Je ne vois pas trop quel mal il pourrait dire de Judas ; c'était un homme convaincu, et nous aimons les hommes de conviction ; En somme, il était payé pour cela.

D'ailleurs, il était peut-être de service auprès de Jésus.

GRAINS D'ENCENS

Il y a des gens qui crient à la décadence de l'art. Nous les trouvons injustes en présence des chefs-d'œuvre de toute nature qu'a enfantés, à notre époque plus qu'à aucune autre, le génie humain.

Pour ne parler que musique, a-t-on jamais entendu compositions plus suaves, plus mélodieuses, et, à ce titre, plus dignes du succès pyramidal que le bongout populaire leur a faites, que le *Pied qui r'mue*, si justement appelé naguère la *Marseillaise* du XIX^e siècle ; Ah ! zut alors, et enfin, *Vlà ce que c'est, c'est bien fait, Fallait pas qu'y aille*.

Le peuple français est de tous les peuples le plus spirituel ; cela est un fait avéré, incontestable et incontesté. Il le prouve, du reste, jusque dans les choses les plus futiles. Au théâtre, autant il prodigue son rire et ses applaudissements aux saillies fines, aux couplets de bon aloi, aux dialogues vifs et de bon ton, aux situations dramatiques nettement posées et poignantes sans exagération, autant ce public intelligent siffle à outrance les banalités, le grotesque, l'immoralité, tout ce qui est, en un mot, l'œuvre d'un auteur ou novice ou faiseur.

Voyez combien sont solidement et justement établies toutes les renommées populaires, toutes les œuvres dont le succès a été sanctionné par le peuple. Commençons par le théâtre ;

Quel auteur méritait plus que d'Ennery les sympathies du boulevard et les 200,000 francs de droits d'auteur qu'il touche annuellement ?

Clairville a-t-il un concurrent dans le genre spirituel et musqué, auquel il a donné son nom ? Un de ses derniers triomphes : *Peau d'Ane*, n'aurait-il pas, à lui seul, assuré sa gloire ?

Alexandre Dumas fils n'a-t-il pas, retournant le sacrifice d'Abraham, fait vertement la leçon aux pères prodigues et aux filles perdues ?

Était-il à Paris un mélo-dramaturge qui fût plus digne qu'Anicet Bourgeois de recueillir le glorieux héritage de Ducange et de Pixérécourt.

Les frères Cogniard, qu'on a, je ne sais trop pourquoi, comparés à deux bidets, ont pourtant maintes fois prouvé qu'ils pouvaient s'atteler séparément au char triomphal.

N'ai-je pas lu quelque part que MM. Blum et Flan ne doivent leurs nombreux et légitimes succès qu'aux beautés sans-culottes dont ils émaillent leurs pièces ? N'ai-je pas lu aussi que les œuvres de ces vaudevillistes siamois se ressemblent toutes à s'y méprendre, quant au fond, et ne diffèrent les unes des autres, quant à la forme, que par la dose, plus ou moins forte, d'ineptie qu'elles contiennent ?

Evidemment, ce sont là d'impures inventions d'esprits envieux, et, à ce propos, si j'avais l'éloquence parlementaire de S. Ex. M. Rouher, je profiterais de l'occasion que j'ai provoquée d'un beau mouvement oratoire pour m'écrier : « Et nous aussi, gens de la littérature, du théâtre et des arts, nous avons nos termites, ces insectes rongeurs et malfaisants qui détruisent peu à peu les bases de nos réputations laborieusement édifiées. Un jour, alors que dans notre maison tout est en fête, que le couvert est mis au banquet de la gloire, que nos amis y sont conviés, que notre famille est là souriante, heureuse, tout à coup la maison s'écroule ; tout est détruit, matifié : les termites ont accompli leur œuvre, la fête est devenue un désastre ! »

M. Grangé n'est-il pas le plus éclatant représentant de l'esprit gaulois ? N'est-ce pas autour de ce phare lumineux, de ce nez rutilant, que gravite cette pléiade éclatante : Siraudin, Albert Wolf, Jules Prével, Adrien Marx, Paul Avenel, Félix Savard, Julien Deschamps, de la Chauvinière, P. de Foulquemont, les deux Choler, Emile Abraham, E. Moniot, Théodore de Banville et... Mme Lionel de Chabrillan, cette George Sand des Champs-Élysées ?

Non, l'art n'est pas dans le marasme, notre théâtre est glorieux, et ces réputations méritées le prouvent mieux que nos arguments.

A de tels auteurs, il faut de dignes interprètes, de nobles compagnons. Il y a près d'eux une foule glorieuse d'artistes renommés, une phalange sans pareille de musiciens féconds et jeunes. Pour ceux-là aussi nous brûlerons, dans notre prochain numéro, quelques grains d'encens.

ALFRED SIRVEN.

Les petits livres dans le genre de ces chefs-d'œuvre qui ont obtenu jadis un si grand et si légitime succès : je veux parler de *Ces Dames*, de M. Vermorel, et des *Mémoires de Rigolboche*, d'un jeune auteur devenu célèbre aujourd'hui, grâce à cet ouvrage éminemment moral, et surtout d'une pureté de style à nul autre seconde, les petits livres, disons-nous, dans le genre de ces derniers, s'emparent de nouveau de l'étalage des libraires.

Le besoin s'en faisait vivement sentir. A côté des ordures littéraires que nous voyons éclore chaque jour, il est doux de se retremper aux sources vives de la saine littérature. Aussi ne saurions-nous trop recommander à nos lecteurs, et surtout à nos lectrices, les *Biches*, le *Perron de Tortoni*, les *Marchandes de Plaisir*, les *Cocottes*, les *Cocodès*, les *Noceuses*, les *Gadous*, les *Dames de Théâtre*, les *Trybades*, etc. Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que les auteurs aient, pour la plupart, gardé l'anonyme.

En vérité, c'est là une modestie que nous ne concevons pas. Pourquoi ne pas livrer son nom au public, lorsqu'on lui livre de telles œuvres que la conscience humaine ne saurait reprouver ?

Couvrez-vous du voile de l'anonyme ou du pseudonyme, si vous commettez quelque œuvre honteuse, portant atteinte aux bonnes mœurs, et faite uniquement dans un but scandaleux ; mais marchez le front haut et jetez votre nom à tous les vents toutes les fois que de vous émaneront des opuscules dans le genre de ceux dont j'ai cité quelques titres au hasard.

Qui donc a osé écrire que la nouvelle génération littéraire dégénérerait ?

CORRESPONDANCE

Monsieur le rédacteur de *L'Encensoir*,

Je lis peu. D'ordinaire, je ne m'aventure pas dans le pays de l'inconnu. Sur la recommandation de quelques enjôleurs trop écoutés, je viens de lire *Une Volée de Merles*, de M. Jean Dolent : je m'en repens.

Je dirai volontiers avec le jeune écrivain : « *Le Pour et le Contre est une comédie de mon goût ; mais il me plaît qu'elle ne soit pas jouée sérieusement.* » Aussi m'accommoderais-je mal de voir dans le même palais « *Athalie et Marie Tudor.* » M. Jean Dolent le proclame : « *Le grand écart n'est pas un acte héroïque.* » Que ne s'en souvient-il à propos !

Plus d'une page de ce livre est obscure ; l'auteur est donc assez mal inspiré de s'écrier métaphoriquement : « *Je déteste le voile ; si la femme est laide, il ne la cache pas assez ; il la cache trop, si elle est jolie.* » M. Jean Dolent trouverait son compte à ce que l'on le crût sur paroles, quand il dit, à la décharge de faiseurs de néologismes : « *Ce sont les écoliers indisciplinés qui font les grands écrivains ; ce sont ces mauvais soldats-là qui gagnent les batailles.* »

Un exemple de la soi-disant originalité de l'auteur d'*Une Volée de Merles* ; il prétend qu'en France, dans le pays des braves, « *ce n'est pas le premier venu celui qui redoute plus le plat de l'épée que la pointe.* »

Je suis tout à fait de l'avis de M. Jean Dolent, lorsqu'il dit imprudemment, sans penser qu'on pourrait lui appliquer cette vérité : « *Avoir les jambes faibles, c'est un malheur ; boîter, c'est une maladresse.* »

Agréer, etc.

H. LENORMAND.

OUVRAGES D'ALFRED SIRVEN

EN VENTE CHEZ E. DENTU,

Éditeur, galerie d'Orléans, 17 (Palais-Royal),

BROCHURES GRAND IN-8°.

Le *Travail*, projet d'organisation contre le chômage des ouvriers.

Les *Cinq Centimes*, projet d'assistance générale et mutuelle.

Le *Suicide d'un Artiste toulousain*, Léon Soulié (3^e édition épuisée).

Revenons à l'Évangile (saisie).

Aux Ouvriers (sous presse).

VOLUMES IN-18 JÉSUS.

Les *Imbéciles* (2^e édition). Prix . . . 3 fr. » c.

Les *Infâmes de la Bourse*. 4 »

Les *Tripots d'Allemagne* (2^e édition). . . 4 »

Les *Femmes déclassées*. 4 »

Les *Mauvaises Langues*. 4 50

Pour paraître successivement du même auteur

L'Homme noir, 1 vol. in-18. Prix. 3 fr.

Les Abrutis, 1 vol. in-18. 3

Dix Jours de Prison à Mazas, par Coutant, typographe

AVIS

L'ENCENSOIR et le SIFFLET sont autorisés à être vendus sur la voie publique par les marchands stationnaires permissionnés.

Les anciens abonnés du PAMPHLET seront servis par l'ENCENSOIR ; nous prévenons en outre les personnes qui nous ont fait la demande de la collection du PAMPHLET, que le n^o spécimen et les n^{os} 6 et 10 étant épuisés, nous nous occupons d'en faire tirer de nouvelles éditions. — L'ENCENSOIR n'accepte pas d'abonnés.

Pour tous les articles non signés : Alfred Sirven.

Paris. — Typ. Dubois et Éd. Vert, r. N.-D.-de-Nazareth, 29.

L'ENCENSOIR

Encensez ! encensez ! il en restera toujours quelque chose.
(DOM BASILE.)
Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
(VOLTAIRE.)

Donnez un coup d'épingle à votre voisin, il vous répondra par un coup de poing. — Cassez-lui l'encensoir sur le nez, il vous bénira.
(S. S. PIE VII.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction à M. ALFRED SIRVEN, 15, Faubourg-Montmartre, à Paris.

AH! ZUT ALORS!

SI TOUT L' MONDE EST MALADE

Il a été constaté, cette semaine, que la colique a succédé au carnaval; c'est la pénitence des péchés parisiens!

Il est temps, en effet, qu'une bonne colique vienne, avertissement salutaire, prévenir nos contemporains du danger des plaisirs pris en excès; Le carême y gagne en piété, et bon nombre d'athées sont eux-mêmes forcés à l'abstinence.

N'est-ce pas un grand spectacle que de voir l'immense population de la grande capitale se livrer à la contrition du jeûne et de la diète, fût-ce même par ordre du médecin.

Quels que soient les moyens à l'aide desquels la vérité triomphe, il nous appartient à nous, amis du bien et du beau, d'exalter sa victoire.

La colique a ramené dans la bonne voie les brebis égarées.

Donc : vive la colique!

Nombre de Français se tordant sous les étreintes de la douleur, pâlisant, verdissant, écoeurés même, ne nous touchent guère; qu'ils s'abstiennent de viandes malsaines en carême, car ces viandes se changeront pour eux en purgatifs violents.

Des boursiers sont ruinés par une liquidation désastreuse! que nous importe! s'ils étaient allés au sermon au lieu de jouer à la Bourse, la hausse et la baisse ne leur auraient pas donné la colique, d'ailleurs, s'ils n'ont plus de quoi dîner, qu'ils jeûnent! c'est la loi du carême.

Lecteurs, vous qui êtes de fervents adeptes, vous qui voyez, parce que vous croyez! jetez les yeux sur la carte du monde : en ce moment

même tout les peuples protestants n'ont-ils pas plus ou moins la colique?

Grand enseignement! grande leçon même!

Aussi, est-ce entre un plat de morue hollandaise et une assiette garnie de raie au beurre noir, en face d'une sarcelle appétissante, que béats, sains de corps et l'esprit calme, les rédacteurs de votre journal trempent leurs mouillettes beurrées dans des œufs à la coque.



Ah! zut, alors, si tout l' monde est malade.

La conscience libre, ils regardent paisiblement passer la vie, et saisissent enfin le sens que donne la colique courante à la mélodieuse poésie d'Alphonse Duchesne, ce chantre harmonieux de la situation.

Français! vous riant des malades, vous moquant des ruinés, sans pitié pour les hérétiques, répétez avec nous ce clant gaulois :

Ah! zut alors!
Si tout l' monde est malade.

BASILE.

BULLETIN FINANCIER

Le dernier bal de M. Péreire fera époque. La fête a ouvert à 12 heures 50 de nuit et fermé à 6 heures 25.

Le début a été très-vif. — Le mobilier de l'hôtel est somptueux, tout est éclairé au gaz parisien; les rafraichissements étaient très offerts; quoiqu'on ait beaucoup sauté, les engagements étaient libéraux; quelques uns ont eu lieu pour fin prochain.

La danse éprouvait des oscillations, mais les valseuses étaient recherchées, et toutes encombraient le parquet. Il y avait au centre une riche corbeille, au Nord, au Midi, à l'Est, et à l'Ouest, des salons où l'on jouait le baccarat chemin de fer; sur les tapis, il y avait une vraie couverture d'or et de billets; les banques firent prime.

A trois heures, on dansa le cotillon à la cloche. Il a été merveilleusement exécuté.

Les pâtisseries étaient fermes, le punch demandé, les glaces en liquidation.

Bref, le seuper a été offert fin courant.

En sortant, on a fait des reports à la coulisse, et les petites voitures se négociaient facilement.

On annonce une seconde fête, jouissance mars.

Les invités en auront à M. Péreire beaucoup d'obligations.

Comte COURAN.

Nous accueillons, sous toutes réserves, un bruit que nous verrons avec plaisir s'accréditer. Un enfant israélite de seize ans, aurait été, dit-on, baptisé malgré la volonté et à l'insu de ses parents, au dépôt de mendicité d'Albigny. On va jusqu'à citer des détails précis. Un frère, attaché à l'établissement, et la femme

de l'économe du dépôt auraient daigné servir de parrain et de marraine. Des personnes que la chose concernait ayant demandé l'explication du fait, auraient reçu cette sainte réponse : que l'enfant était en danger de mort, et qu'on voulait sauver son âme.

La seconde Chambre du tribunal civil statue en ce moment sur une demande en restitution de sommes importantes formée contre les abbés Baurin et Caubert, économes de l'école libre Sainte-Geneviève, rue des Postes, dans les circonstances que voici : Une dame, veuve Hautefeuille, dont l'esprit était affaibli par le chagrin, avait remis la direction de sa conscience aux pères jésuites. Ceux-ci, par l'entremise de l'abbé Caubert, son confesseur, s'étaient fait remettre par elle une somme de 50,000 fr. Bientôt la pauvre femme, affaiblie par le régime alimentaire auquel la soumettait son directeur, fut placée dans une maison de sœurs, rue de la Santé, où elle devint complètement folle. Un jugement prononça son interdiction, et c'est son tuteur judiciaire, M. Moulin, qui forme contre les pères jésuites la demande en restitution de la fortune de l'interdite. Il paraît que l'abbé Caubert aurait également pris possession de tous les meubles de la veuve Hautefeuille.

Notre conviction est qu'il y a dans tout ceci quelque odieuse machination des suppôts infernaux de Voltaire, qui, toujours en éveil, incriminent les actes les plus saints et les plus dignes, et calomnient dans l'ombre.

Notre plus chère espérance est de voir le jour se faire, et nos Révérends Pères, ces martyrs de l'athéisme moderne, garder immaculée leur virgine réputation !

THÉÂTRES

Ambigu : *les Fils de Charles-Quint*. — Opéra : *la Maschera*.

Demandez au génie pourquoi il se cache sous les oripeaux de la médiocrité ?

C'est pure modestie ! vous répondront les amis de Victor Séjour, (c'est manquer de respect au génie que de lui dire : *monsieur*, comme vous le dites à votre épicière, à votre propriétaire ; et Victor Séjour n'est ni votre épicière, ni votre propriétaire).

C'est pure modestie, ai-je dit, et les fervents de Victor Séjour ont raison.

Disciple aimé de M. Victor Hugo, il se garde bien de suivre les simples errements de l'histoire. Fi donc ! Pour la queue de l'Ecole romantique le sublime n'est pas dans la situation mais dans les mots qui l'expriment. L'histoire ! Qu'est-ce que cela ? Une drôlesse qui veut être menée à coups de cravache. Et Victor Séjour lui a si bien fait sentir le fouet de la sienne que son visage tout sanglant ne se reconnaît guère.

Comme il a taillé vigoureusement son Philippe II, on dirait, en vérité, que le sombre solitaire de l'Escorial est descendu de ce cadre d'or où s'étale orgueilleusement le nom de M. Velasquez.

Quelle couleur ! quelle vérité !

Et ce don Carlos que M. Schiller a si peu compris !!!

Voilà comme on entend la scène ! voilà comme il faut comprendre le drame ?

Ecoutez, jeunes gens, regardez et profitez.

Suivez fil à fil la trame de cette action, étudiez-en les couleurs et les dessins, et vous serez surpris de la force étrange qu'y y respire. On dirait vraiment que l'ombre gigantesque de Charles-Quint plane sur ces personnages de haute lice et les anime de son souffle.

Oh ! c'est beau !

Demandez à Jean de Horne, à Don Carlos, à Maléha, à Philippe II, pourquoi ils viennent, en plein XIX^e siècle, secouer sur le parterre de l'Ambigu, tout attendri, épouvanté, leurs amours, leurs haines et leurs vengeances d'un autre âge.

Ils vous répondront :

« Demandez aux échos de l'Atlas pourquoi il redit aux tentes épouvantées les rauquements du désert ? »
« Demandez à la Vérité pourquoi elle sort toute nue de son puits et vient souffler l'Histoire ? »
« Demandez à la queue du romantisme pourquoi elle susurre encore les mâles accents de M. Victor Hugo ? »

Les Fils de Charles-Quint sont remarquables à tous les titres.

Les interprètes du drame de Victor Séjour ont été à la hauteur du maître.

Beauvallet est sublime, Taillade est prodigieux. Il n'y a pas de mots pour exalter comme il convient le talent de Castellano ; quelle épée ! tuidieu ! Mmes Roussel et Coco sont admirables.

Il n'y a pas jusqu'au public qui applaudit comme un seul homme, qui ne soit digne d'éloges ; il partage, du reste, en bon prince, entre l'auteur, les acteurs et l'intelligent directeur, M. de Chilly, ses intelligents applaudissements.

A l'Opéra, *la Maschera* a réussi et comme ballet et comme musique.

Mme Boschetti est une maîtresse femme, mais nous ne nous en plaignons pas ; si elle est grasse comme deux elle a aussi double talent. Du reste, la force, la vigueur, ne nuisent pas à la légèreté.

Nous félicitons le musicien d'avoir réuni en un bloc tous les flonsflons connus, c'est d'une belle âme soucieuse des plaisirs du public, et qui lui a offert en bloc tous les airs populaires. Nous regrettons seulement, et bien vivement, qu'il n'y ait pas joint *le Pied qui r'mue*, Ah ! zut ! alors, et *Fallait pas qu'y aille*, c'eût été complet.

Somme toute, voilà de la vraie musique, et nous applaudissons de grand cœur et sincèrement.

CARYMARY CARYMARA.

VICTOR HUGO A OBTENU 17 VOIX

Lundi dernier a eu lieu l'assemblée générale de la Société des gens de lettre. Le scrutin a été ouvert par la nomination de huit commissaires en remplacement de MM. Charles Basset, Henri Cellier, Louis Enault, Paul Féval, Jean Lafitte, Eugène Muller, baron Taylor, Francis Wey, membres sortants du Comité.

Il y avait 117 votants.

La majorité était de 59 voix.

Ont été élus : MM. Léon Gozlan, par 106 voix ; Amédée Achard, 93 ; Elie Berthet, 82 ; Emmanuel Gonzalès, 78 ; Albéric Second, 75 ; Méry, 72 ; Etienne Enault, 71 ; Achille Jubinal, 63 ;

VICTOR HUGO A OBTENU 17 VOIX.

Voilà certes une protestation assez éclatante contre ces gens qui, comme Hugo, veulent s'imposer par leur génie. Nous en avons assez de ces gloires égoïstes, tellement resplendissantes que tout pâlit devant elles. Place à nous, s'écrient MM. Emmanuel Gonzalès, Etienne Enault, Achille Jubinal et consorts. Plus de monopoles, fussent-ils des Hugo, et ils ont raison. Une seule chose nous étonne, c'est qu'il se soit trouvé 17 insensés pour voter en faveur d'Hugo, de cet homme qui se permet d'avoir des convictions contraires aux idées actuelles.

Espérons que l'année prochaine ces 17 Hugolâtres réfléchiront, et que l'auteur des *Misérables*, ce roman décousu et moins bien *charpenté* cent fois que ceux de Ponson du Terrail, ce roman perturbateur, anti-social, démagogique ; espérons, disons-nous, que l'auteur d'une telle œuvre, que la conscience humaine doit repousser, essuiera l'échec le plus complet et le plus mérité.

ALFRED SIRVEN.

Sa Majesté l'Empereur a reçu, dimanche 20 février, M. Ambroise Tardieu, professeur de médecine légale à l'Ecole de médecine, en qualité de doyen de la Faculté de Paris.

Nous nous sommes unis de grand cœur à la satisfaction générale qui a accueilli cette nomination d'un éminent professeur à cette enviable dignité.

L'Empereur pouvait choisir aisément dans cette pléiade des grands talents qui portent si haut les glorieuses traditions de la Faculté de Paris : tous ont également la science, le caractère qui recommandent ; tous pouvaient remplir avec honneur les éminentes fonctions de doyen ; tous pouvaient y apporter cette mesure et ce tact, cette bienveillance et cette

fermeté qui font oublier les orages passés, et maintiennent les traditions par une discipline à la fois rigoureuse et paternelle, si nécessaire au bien des études et des élèves ; mais nul mieux que M. Tardieu n'y pouvait apporter cet esprit de conciliation si favorable au bon ordre et cette philosophie tolérante et aimable qui donne la grâce aux relations.

D^r ALCOFRIBAS NASIER.



Nous entendons attaquer de toutes parts ce malheureux M. Bravay, et pourtant il a donné au monde l'exemple d'un désintéressement bien commun, du reste, chez nos financiers. Jugez-en : Il a proposé à la ville de Nîmes de faire reconstruire l'aqueduc romain dont il ne reste plus que des vestiges, et de verser, pour sa part, 1,800,000 fr. pour les premiers frais de l'entreprise.

Assurément l'intérêt n'est pas le mobile de cette générosité, quoiqu'on en ait dit dans le public, car les frais de cette entreprise doivent s'élever à 30 millions et on a calculé que le rapport de cet aqueduc ne serait, pour la ville de Nîmes, que de 100,000 fr. par an.

Au-dessus du désintéressement de M. Bravay, qui se met à la tête d'une entreprise aussi *platonique*, je ne vois guère que la ville de Nîmes, qui paraît disposée à payer annuellement 1,400,000 fr. pour quelques milliers de litres d'eau.

Bast ! ils sont si altérés ces méridionaux !

LA QUESTION DES SUCRES



Dans la question des sucres, qui occupe en ce moment les économistes, il y a une question d'économie qui n'a pas été étudiée.

En effet, n'y a-t-il pas aussi la question des morceaux de sucre.

Sans parler du bénéfice que messieurs les limonadiers retirent des morceaux non-consommés par les buveurs de moka.

Sans parler des pleutres qui empochent ces mêmes morceaux, et qui ont soin de prendre sur la planche, pour les envelopper, le numéro du jour de leur journal de prédilection.

Sans parler de tout cela, nous voulons signaler au public les cafés qui donnent de trop gros morceaux de sucre et lui dire de s'en méfier.

Ce sucre prodigué est composé, la plupart du temps, de beaucoup de glucose, de pas mal d'amidon et d'un petit peu de sucre de betterave.

Ça n'est pas que cela soit malpropre, mais c'est que ça ne sucre pas, et que parfois ça purge.

THOMAS DIAFOIRUS.

Pour tous les articles non-signés : Alfred Sirven.

Paris. — Typ. Dubois et Ed. Vert, r. N.-D.-de-Nazareth, 29.

L'ENGENSEIR

Encensez ! encensez ! il en restera toujours quelque chose.
(DOM BASILE.)

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.
(VOLTAIRE.)

Donnez un coup d'épingle à votre voisin, il vous répondra par un coup de poing. — Cassez-lui l'engenseir sur le nez, il vous bénira.

(S. S. PIE VII.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction à M. ALFRED SIRVEN, 15, Faubourg-Montmartre, à Paris.

VIVENT LES ARLEQUINS !

Le dialogue suivant entre un homme de lettres naïf, primitif, antédiluvien et un journaliste sensé, rassis, a été sténographié la semaine dernière au café Riche.

L'HOMME DE LETTRES. — Depuis près d'une heure que nous sommes ensemble, j'ai pris à tâche, tu as dû t'en apercevoir, de ne pas toucher un mot de nos travaux et de nos écrits ; mais puisque c'est toi qui ouvres le feu, tant pis : en garde ! Depuis dix ans, c'est-à-dire depuis notre dernière année de droit, bien que nous nous soyons perdus de vue, nous ne nous sommes pas oubliés, puisque je voyais ton nom au bas de tes articles, et que tu voyais le mien sur la couverture de mes livres. Avant-hier une soirée nous a réunis. J'en suis on ne peut plus aise. Pourtant, — je vais être franc, — si tu tiens, comme moi, à ne pas rompre de sitôt la chaîne, si récemment renouée, de notre amitié, parlons, quand nous nous trouverons ensemble, de toute autre chose que de notre métier. Nous sommes, sur ce chapitre, tu le sais, trop diamétralement opposés pour nous entendre jamais.

LE JOURNALISTE. — Vois, mon cher ami, comme sont étranges les sentiments : tu redoutais un entretien que je cherchais. Je veux être franc, moi aussi, et cela au risque de te déplaire : c'est ainsi que je comprends l'amitié.

J'ai lu tes livres et tes brochures, et c'est avec la peine la plus vive que je t'ai vu t'engager dans une voie que quelques utopistes, enfants de 89, de vrais illuminés, appellent *via sacra quia dolorosa*, et que, moi, enfant du siècle, vrai réaliste, j'appelle *via stupida quia dolorosa*. Détarrant un drapeau enseveli, tu le fais flotter de nouveau, et tu t'ériges en défenseur d'un principe. La tâche est belle, en effet ; mais regarde autour de toi, tu es seul, et depuis dix ans flotte ton drapeau, et ta voix retentit depuis dix ans ! Maints chevaliers auxquels on décernait des prix dans les tournois ne te surpassaient pas, j'en suis convaincu, en ardeur, en vaillance, et quels prix t'a-t-on décernés, à toi ? prison, vexations incessantes, confiscations d'ouvrages, — voilà la récompense de ton héroïsme !

L'HOMME DE LETTRES. — C'est pour moi la plus belle, et je n'en espère point d'autre.

LE JOURNALISTE. — Telle est bien la réponse d'un puritain. Ah ! mon ami, que tu me fais pitié ! Un instant j'ai eu l'idée de poursuivre le but auquel tu vises ; mais, Dieu merci, je me suis vite aperçu que ce but n'était qu'un chimère ; j'ai flairé le roc sous la mousse flottante, et j'ai gagné le large de peur de me briser.

L'HOMME DE LETTRES. — Tu as pactisé avec l'ennemi. Je me trompe, avec les ennemis, car tu as arboré, ce me semble, tous les drapeaux.

LE JOURNALISTE. — C'est vrai. Et bien que j'expliquasse chaque saut nouveau de ma part par un sentiment instantané, par une inspiration subite, donc no-

2,000 fr. de plus ; enfin, j'ai aujourd'hui, dans le journal semi-officiel que tu sais, 15,000 fr.

L'HOMME DE LETTRES. — Et pour 16,000 tu ressauterais dans un autre camp.

LE JOURNALISTE. — ma foi, oui, et je soutiens que quiconque n'agit pas de même, de nos jours, e-t un niais. Se poser en victime, nenni, mon cher. Le siècle dit : enrichissez-vous *per fas et nefas* : pourquoi essayer de lutter. Celui qui, comme toi, résiste au courant au lieu de le suivre, est traité de don Quichotte, c'est-à-dire de fou.

L'HOMME DE LETTRES. — En tous cas, cette folie est noble, puisque c'est la folie du dévouement.

LE JOURNALISTE. — Voilà le grand mot : *dévouement* ! Se dévouer, et pour qui, je te prie ? pour le peuple, qui, s'il triomphait jamais, laisserait tomber ses faveurs sur un tas d'intrigants, véritables Arpins politiques, arrivés les premiers, à force de jouer des coudes, du poing et de la langue. Voyons, réponds-moi franchement : As-tu vu, quelquefois, le dévouement récompensé ? L'intrigue, toujours l'intrigue. Parcoure l'histoire, depuis la création du monde jusqu'en 1864, et dis-moi si tu as souvent vu autre chose. Interroge le passé de certains hommes en renom, regarde attentivement si la plume de certains écrivains est demeurée immaculée. Il faut trafiquer aujourd'hui du journalisme et de la littérature comme certains prêtres trafiquent des choses saintes.

L'HOMME DE LETTRES. — On perd à ce métier, sans issue et sans gloire, l'estime de soi-même et de ses concitoyens.

LE JOURNALISTE. — Erreur, mon cher, la masse nous applaudit, nous fait la révérence. Nous n'avons à essuyer des regards de mépris que de

nos ennemis, et c'est là le moindre de nos soucis. Comme toi, ils vont à pied, et nos voitures les éclaboussent.

L'HOMME DE LETTRES. — Vos voitures ! ah ! oui, j'oubliais que vous avez des voitures ! Allez, écrivains sans foi, qui avez aujourd'hui sur un homme, et qui, demain, lui caresserez l'épine dorsale ; qui dites tantôt oui, tantôt non, selon que votre chaise est placée ici ou là, si les idiots vous acclament, les honnêtes gens, et il y en a plus que vous ne pensez, sentent à votre aspect leur cœur se soulever de dégoût et leur sang bouillonner. Ils lèvent la main pour vous souffleter... mais au lieu de frapper ils se contentent de sourire en se disant : Il serait honteux de se mesurer avec de tels



LES EFFETS DE LA MI-CARÊME

Via ce que c'est, il aura trop jeûné, et maintenant un verre de vin lui tourne la tête.

ble, généreuse, louable ; je te donnerai, à toi, la véritable explication de cette arlequinade.

J'ai joué aux journaux comme j'aurais joué à la Bourse. Ma plume étant une action, je l'ai vendue au plus haut cours, quitte à la racheter au plus bas.

L'HOMME DE LETTRES. — C'est cela. En vente aux enchères et au plus offrant, — quoi ? un écrivain ! et tu as le cynisme de l'avouer !

LE JOURNALISTE. — Oui, vraiment, au risque même de me faire éclabousser par toi, dans quelque prochain pamphlet. Je continue : j'ai d'abord tartiné dans une feuille démocratique, à 3,000 fr. par an ; puis les légitimistes se sont emparés de moi moyennant le double ; de là, j'ai sauté dans le camp orléaniste pour

laquais. « Reviens avec ou sur ton bouclier, disait une femme spartiate à son fils. » Écrivains mercenaires, plumes vénales, qu'avez-vous fait de votre bouclier ?

LE JOURNALISTE. — Cette véhémence apostrophique me démontre bien ce que je savais, c'est que tu es de bonne foi; tu n'en es que plus à plaindre, mon pauvre ami, et loin de m'offenser de ce que tu viens de débiter contre mes semblables, contre moi par conséquent, je me sens encouragé à te dévoiler tout ce que j'ai sur la conscience, heureux si ma franchise peut te ramener à la raison. Et d'abord je commence par approuver la sortie Cicéronienne que tu viens de faire. Tu as cent fois raison; nous ne valons pas la corde pour nous pendre. Le gouvernement nous méprise, j'en suis convaincu, ainsi que ceux qui nous emploient; mais on nous paie, et grassement, voilà l'essentiel.

Nous sommes des maraudeurs et des pieds-plats d'accord; Mais le monde est à nous, car nous avons de l'or!

Nous ne sommes plus à ces époques où, dévotement d'ardeur, riches et pauvres partaient pour la Palestine, pieds nus, bannière en tête. Avant d'entreprendre une croisade, on s'assure aujourd'hui si les bottes sont assez larges, pour les bourrer de foin, si les vivres et les vins sortent de chez Chevet, et si le coupé de wagon est confortablement calfeutré. Le matériel avant tout, et on a raison. Comme d'autres de mes confrères, j'ai blâmé l'acharnement avec lequel le pape défendait son pouvoir temporel; mais au fond je l'approuvais fort. Autres temps, autres coutumes. Les apôtres se trouvaient heureux avec des fruits, du pain et des racines; de nos jours, cela paraîtrait par trop frugal. Vive le beefsteack! Le beefsteack, mon ami, voilà le grand mot; c'est le mobile de nos actes, et tant que tu continueras de prendre au sérieux ton rôle d'écrivain consciencieux, tu courras risque de n'en pas manger. Sur ce, réfléchis. Je te quitte, je cours à la source des nouvelles puiser le sujet de ma tartine de demain. Adieu.

Le sténographe: Z. GRIFFARD.

Pour copie conforme: ALFRED SIRVEN.

GRAINS D'ENCENS

Il y a eu du bruit dans l'Odéon!

Le Marquis de Villemer est-il une Gaëtana?

Le Marquis de Villemer est-il un Fils de Giboyer?

Est-ce une pièce réprouvée par les gens bien pensants, et qui, comme nous, ne veulent pas souffrir que les idées perturbatrices qui flattent les instincts effrénés de la jeunesse s'étalent insolamment et gangrènent l'esprit des élèves des Ecoles?

Est-ce, au contraire, une œuvre saine et mûre, purement pensée, purement écrite, résumant les grandes et nobles idées d'ordre et de retour vers les honorables et sûres doctrines du passé?

Madame Georges Sand prêche-t-elle la sainte croisade, est-elle animée d'un pieux enthousiasme, devons-nous l'encenser? ou bien est-ce le démon de la popularité qui la tourmente, est-ce la guerre impie dont elle jette le cri, devons-nous lui infliger un blâme par notre silence?

Qui applaudissait?

Qui voulait siffler?

Nous croyons voir en tout ceci une protestation digne des hommes posés contre ce mauvais livre, ce roman puéril et impie, qui cache la ruse de Satan sous des allures franches et convaincues, qui fait appel à ce faux dieu du jour, que l'on nomme la Raison, pour outrager en style pompeusement romantique, les plus chères croyances de la nation, contre ces pages, enfin, parues sous le titre: *Mademoiselle La Quintinie*, signées Georges Sand, et que N. S. père a mises à l'index.

Une antique et morale ordonnance de police vient d'interdire l'entrée de tous les cafés aux femmes non accompagnées d'un cavalier. Tout le monde applaudit à cette sage mesure, les cavaliers surtout.

Certes, voilà un grand pas fait dans la voie de repression de l'immoralité, nous nous en félicitons, mais non, toutefois, sans espérer que l'autorité ira plus loin encore.



Il ne suffit pas de chasser du marché les vendeuses de plaisir, il faut encore leur interdire la rue, où chaque jour on est exposé à les confondre avec les honnêtes femmes, ou à prendre une honnête femme pour l'une d'elles.

Arrière! Vénus lépreuses!
Sus aux huguenotes de l'Amour!

Ne serait-ce pas aussi une grande et sage mesure que celle de forcer les cafés, les cabarets, les spectacles de toutes sortes, ces antres de débauche, de corruption et de honte, ces cavernes où l'on peut feuilleter le répertoire vivant de la démagogie souterraine, ne serait-ce pas une mesure prudente, disons-nous, de les forcer à fermer le dimanche, au moins pendant les heures des divins offices?

Cela existe dans beaucoup de villages, et même dans quelques villes de province.

Faut-il donc que toujours les hameaux donnent le bon exemple à la capitale?

Non! Paris qui marche à la tête de la France, de l'Europe, du monde même, Paris ne peut tolérer plus longtemps que le scandale et le vice s'étalent complaisamment sur son bitume municipal, et foulent impunément son macadam métropolitain.

UN AUTOGRAPHE DE DUMOLLARD

S'IL VOUS PLAÎT

Bien des gens se figurent que nous persistons dans la voie que nous avons suivie jusqu'ici de flageller les abus, de flétrir les spéculations honteuses, toutes choses qui sont du ressort des Don-Quichottes modernes, et dont la majorité du public se moque avec juste raison.

Comme nous l'avons dit dans notre premier numéro, loin de trouver à redire maintenant à tel ou tel acte qui nous aurait fait bondir jadis de dépit ou qui aurait soulevé notre cœur de dégoût, nous restons impassibles, calmes, commandant à nos lèvres de sourire, à nos mains d'applaudir. Nous reconquerrons ainsi, nous le pensons, les bonnes grâces des honnêtes gens auxquels nous avons eu le tort de toucher, et nous ne nous exposerons plus à revoir le Castel de Dame Pélagie.

Eh mon Dieu oui, nous allons retourner en prison le mois prochain pour avoir osé dire que le *Cercle des Etrangers* était un tripot comme il y en a tant, où l'on ne peut entrer sans y laisser sa laine. Les articles que nous avons publiés dans le *Pamphlet*, et qui ont été reproduits par la majeure partie des journaux Suisses, ont porté le dernier coup à ce malheureux Cercle, qui a fermé ses portes il y a quelques mois. Dans notre naïveté nous pensions que stigmatiser une telle exploitation était un devoir à remplir envers la société; c'en était un, en effet, mais il ne fallait pas nommer le directeur de ces jeux, et nous l'avons plusieurs fois nommé. De là diffama-

tion. De là condamnation. Rendez donc service à la société, après cela, ma foi, non; nous y renonçons. Que la société s'arrange. Chacun pour soi, maintenant.

Aussi rions-nous quand nous recevons des satires d'esprits indignés des petites infamies qui se commettent, disent-ils, par milliers, de nos jours.

M. Diossy-Ramel, par exemple, un de ces fous qui croient encore au sacerdoce du journalisme, à la dignité de la presse, à la poésie, aux nobles élans, au public, en un mot, à tous les trompe-l'œil qui ont conduit à la prison, à l'hôpital ou à la morgue les rares esprits généreux de ce siècle, M. Diossy-Ramel, disons-nous, nous adresse une satire en vers contre l'autographe. On y lit des choses comme ceci, par exemple:

Vous commettez une incartade
Qui doit vous créer des censeurs
En plaçant frère Léotade
A côté de libres penseurs
Mais direz-vous: — Il est au nombre
Des gueux nous sommes épris.
Ses forfaits l'ont tiré de l'ombre.
Il acquit la gloire à ce prix.

Adopter la fille réclame
Est un toujours un moyen bâtarde
D'abord, le public vous acclame.
Mais pour vous blâmer plus tard.
Cet homme est flétri dans l'histoire...
Je ne suis qu'un être incompris;
Mais vous vendez trop cher la gloire,
S'il faut l'acquérir à ce prix.

Eh bien là, franchement, lecteurs, n'avais-je pas raison de traiter ce poète de fou? A quoi bon ces emportements? pour Dieu! M. Diossy-Ramel, vous ne marchez pas avec votre siècle. Vous êtes ou d'une jeunesse excusable ou d'une ignorance impardonnable.

Quels que soient les moyens qu'un homme emploie, pour parvenir soit à la fortune, soit à la renommée, s'il atteint son but il est proclamé grand homme, et jouit, à ce titre, de la faveur publique; s'il échoue, il est traité d'imbécile, flétri souvent par les tribunaux, et c'est justice. Dans l'un comme dans l'autre cas, s'il a fortement occupé pendant un certain temps l'attention publique, si quelques-uns de nos grands poètes nationaux lui ont consacré soit chansons, soit complaintes, qu'y a-t-il d'étonnant à voir un recueil tel que l'*Autographe* s'emparer avec avidité de quelques lignes émanant d'un nom dont le retentissement de quelque nature qu'il soit a été immense.

C'est ainsi qu'à côté de Lamartine, de Victor Hugo, de Lamennais, de Béranger, de Chateaubriand, on voit ou l'on verra figurer: Lacenaire, Vidocq, Léotade, Cartouche, Mandrin et... Dumollard — pardon! j'oubliais que Dumollard ne savait pas écrire. Est-ce assez malheureux! Nous n'aurons pas d'autographe de Dumollard.

Ah! de grâce, MM. Bourdin et Villemessant il nous faut coûte que coûte, un autographe de ce grand homme.

ALFRED SIRVEN.

AVIS

L'ENCENSOIR a été fondé uniquement pour servir les anciens abonnés du PAMPHLET. Il continuera sa publication jusqu'à ce qu'il ait rempli les engagements contractés par ce dernier. L'ENCENSOIR n'accepte pas de nouveaux abonnés.

Pour tous les articles non signés: Alfred Sirven.

Paris. — Typ. Dubois et Éd. Vert, r. N.-D.-de-Nazareth, 29.

L'ENCENSOIR

Encensez ! encensez ! il en restera toujours quelque chose.

(DOM BASILE.)

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

(VOLTAIRE.)

Donnez un coup d'épingle à votre voisin, il vous répondra par un coup de poing. — Cassez-lui l'encensoir sur le nez, il vous bénira.

(S. S. PIE VII.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction à M. ALFRED SIRVEN, 15, Faubourg-Montmartre, à Paris.

LE DERVICHE ET LE RUISSEAU

(Apologue oriental)

Dans une grande ville de la Chine, un lettré publiait, à la fin de chaque lune, la revue exacte et impartiale de ce qui s'était passé pendant la lune précédente.

Un mandarin, qui n'avait peut-être pas la conscience bien nette, et qui craignait sans doute de voir censurer les actes de son autorité, voulut inquiéter le lettré pour lui faire abandonner son entreprise.

Celui-ci, loin de se décourager, fut trouver le fonctionnaire public : O mandarin ? lui dit-il, un apologue :

« Dans un bocage délicieux, serpentait paisiblement un ruisseau dont les eaux limpides, roulant en flots argentés sur un fin gravier, portaient la vie et la fécondité dans les campagnes d'alentour.

Un derviche, dont la cellule était voisine, et qui se désaltérait chaque matin dans le cristal de la source, s'avisa, un beau jour, de trouver que le doux murmure de l'onde troublait son sommeil et ses pieuses méditations.

Le ruisseau avait une pente trop prononcée pour qu'on pût songer à le faire changer de direction.

L'anachorète, après avoir bien rêvé, crut avoir trouvé un excellent moyen de faire cesser le bruit qui l'importunait : il souleva une grosse pierre, et la fit rouler juste au milieu du courant.

Qu'arriva-t-il ? — L'onde, arrêtée un instant par ce faible obstacle, l'eut bientôt franchi ; mais, au lieu du léger murmure qu'elle faisait entendre auparavant, elle se précipita en cascade écumeuse, et son fracas fut tel, qu'il força le derviche désappointé à désertir sa paisible retraite. »

Le mandarin n'était pas dépourvu de bon sens ; il comprit l'apologue ; mais les annales de la Chine ont oublié de dire s'il ne suscita pas d'autres tracasseries au pauvre lettré.

BASILE.

LE REPOS DU DIMANCHE

Nous avons plaidé, dimanche dernier, dans ces mêmes colonnes, en faveur de la fermeture des cafés,

cabarets, spectacles et autres lieux où se réunissent, au grand scandale des âmes pieuses et honnêtes, les débauchés de toutes castes, pendant les heures des saints offices.

Notre plaidoyer nous a valu un grand nombre de réclamations.

A celles qui nous accusent d'intolérance, nous n'avons qu'une chose à répondre : nous avons espéré être lus précisément par quelques personnes d'opinion contraire à la nôtre ; nous avons tenté de les ramener au sentiment du vrai, et de les convaincre de l'indignité de leur conduite, lorsqu'ils hantent les tavernes aux heures que Dieu fixa pour le repos du corps et l'exaltation de l'esprit.

Alors Paris, tout à Satan, sacrifie à l'orgie, les corps se reposent, non pas suivant les lois pies, mais selon les volontés diaboliques de Belzébuth ; les esprits s'exaltent, non dans un saint délire, mais sous l'empire des boissons maudites que débitent les cafés, alcooliques distillations des chaudières infernales.

Un des abonnés du Sifflet nous écrit qu'étant israélite, il n'a pas de raison pour observer le repos du dimanche.

Qu'importe, Monsieur ? l'Angleterre est huguenote ; elle passe pour la terre sacrée de cette anarchie démagogique qui a nom : Liberté individuelle, et pourtant elle respecte ces justes et sages coutumes.

Dernièrement, à St-Yves (Cornouailles), l'on a attaché au pilori trois petits garçons qui avaient

commis l'impunité de jouer au ballon le dimanche.

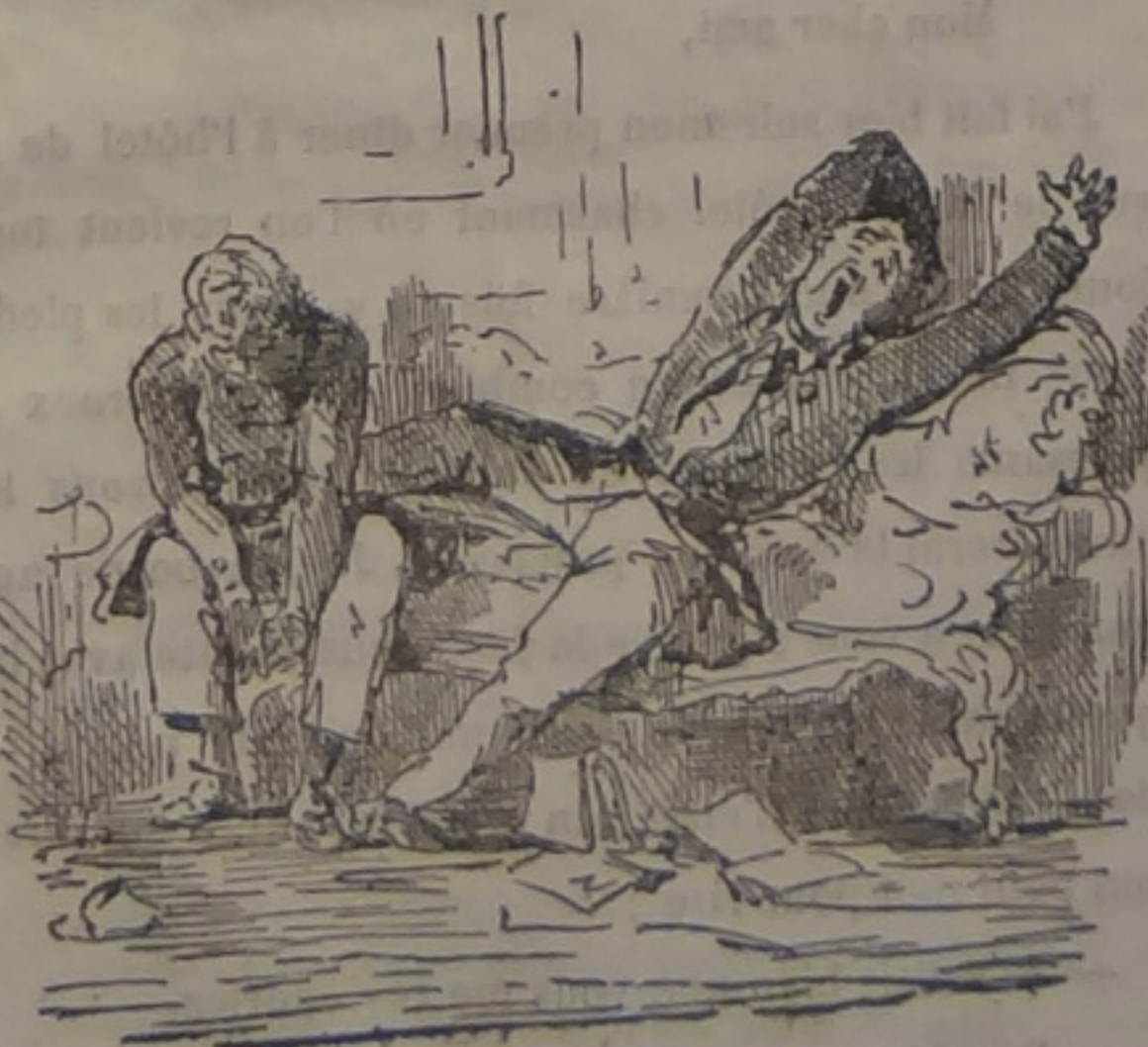


M. ALFRED SIRVEN ayant reçu une invitation à dîner à Sainte-Pélagie pour mardi dernier et jours suivants, on est prié d'adresser tout ce qui concerne la RÉDACTION de l'ENCENSOIR, à cette prison, rue de la CLÉ.

MM. les greffiers étant obligés, par leurs fonctions, de lire tout ce que l'on écrit aux détenus, nous croyons devoir, dans l'intérêt de ces derniers, prier les personnes qui adresseront des lettres ou des manuscrits à M. A. Sirven, d'éviter une trop grande prolixité.

Les Bureaux de l'ADMINISTRATION sont toujours : 15, Faubourg-Montmartre.

LA RÉDACTION.



Il y avait trente ans au moins que l'on n'avait pas eu occasion d'appliquer la loi, et pourtant elle n'est pas tombée en désuétude.

Les paysans, ces hommes aux mœurs austères et pures, étaient venus de tous les cantons voisins pour assister à ce grand spectacle, et leurs enfants qu'ils y avaient conduits se retirèrent pénétrés d'une terreur salutaire.

On le voit, les faits et les exemples parlent avec nous, et plus haut que nous; nous pensons que nos adversaires ne trouveront plus rien à répondre, quand nous aurons ajouté que la républicaine Amérique du Nord observe et fait observer le repos du dimanche plus rigoureusement encore que la libre Angleterre.

TARTUFE.

Le Monde rapporte avec édification le fait suivant :

« Un des résultats les plus inattendus du trop fameux ouvrage de M. Renan est assurément celui-ci : à Porto di Marni, en Toscane, où l'on embarque les marbres de Carare, les hommes de peine se sont engagés publiquement à ne plus travailler les dimanches et fêtes, en expiation des blasphèmes de l'écrivain français. »

L'Encensoir s'associe de grand cœur aux chaleureux compliments qu'adresse le Monde aux ouvriers de Porto di Marni; il n'a qu'un regret, c'est que les ouvriers du faubourg Saint-Antoine n'aient pas été les premiers à prendre cette noble et pieuse détermination.

VIVE LE ROI! VIVE LA LIGUE!

Par exception, l'Encensoir publie une chanson, non que nous approuvions cette forme légère et peu digne des sujets sérieux, de présenter au public la pensée d'un poète, mais bien parce que cette romance est aussi bien écrite que pensée, et renferme tout un programme de morale et de conscience qui est le nôtre.

CHANSON

Air: *Vive le roi! vive la ligue!*

Vive la paix! vive la guerre!
Vive Job! et vive Crésus!
Vivent la France et l'Angleterre!
Vive Renan! vive Jésus!
Vivent les États d'Amérique,
Confédérés et fédéraux!
Vivent les Français au Mexique!
Et vivent les guerilleros!

Vivent les charitables âmes!
Vivent les mendiants un peu gris!
Les maris qui battent leurs femmes!
Celles qui battent leurs maris!
Dut-on m'appeler romantique,
Vivent Walter Scott et Byron!
Dussai-je passer pour classique,
Vivent Racine et Fénelon!

Me pardonnent les mozartistes,
Vive le chanfre de Favart!
Me pardonnent les rossinistes,
Vivent Meyerbeer et Mozart!
Vivent Ponsard! vive Barrière!
Vive la nuit! vive le jour!
Vive Laya! Vive Molière!
Vive Hugo! puis vive Séjour!

Vivent les rats et les termites!
Et vivent les maisons en fer!
Vivent les taupes! les Jésuites!
Et le paradis! et l'enfer!
Vivent le Temps, et la Gazette,
L'Italie, et le temporel,
Et Cléopâtre, et Bastringuette!
Vivent Guizot!... et Coquerel!

ÉVARISTE PHILALÈTE.

LES CANDIDATURES OUVRIÈRES

OU

La nature dans sa majesté.



Si la politique est bannie de ces colonnes,—et nous n'en sommes pas plus fiers pour cela,—du moins nous est-il permis de jeter un coup d'œil, de dire un mot sur le côté financier d'une question quelconque.

A propos d'élections, de candidatures, qui nous étourdissent aujourd'hui et absorbent toute l'attention publique, nous voulons vous ramener à celles de mai 1863, qui sont passées à l'état d'histoire, ou de fait empaillé.

Nous avons sur notre table une facture d'imprimeur, acquittée certainement, contenant toute la dépense d'une candidature ouvrière.

Ceci, je le répète, n'est que de l'histoire.

M. C., ouvrier typographe, a payé, pour six cents affiches, trois mille circulaires, affichage compris, cent cinq francs, ni plus ni moins.

On évalue la dépense ordinaire d'un candidat de 20 à 40,000 fr.

Et c'est avec un levier de 105 fr. qu'on a voulu soulever, renverser, anéantir une importance de 40,000!

J'en rirai longtemps,

Il y en a qui ne doutent de rien,

On appelle cela : semer le grain,

Planter le drapeau.

On se retire, la conscience en paix, en se disant : ça germera, ça poussera.

Tout bien considéré, j'admire ces hommes de foi qui ne reculent devant rien, pas même devant le ridicule.

105 fr. pour conquérir le monde!

Bon courage, messieurs.

B. CONTRAN

Pour tous les articles non-signés : Alfred SERVEN.

DERNIÈRES NOUVELLES

AU REDACTEUR

Sainte-Pélagie, 9 mars 1864.

Mon cher ami,

J'ai fait hier soir mon premier dîner à l'hôtel de la rue de la Clef, hôtel charmant où l'on revient toujours lorsqu'une première fois on y a mis les pieds. Vous ne sauriez croire combien sont nombreux et puissants les charmes de dame Pélagie. Je vous les énumérerai la semaine prochaine. Je me borne aujourd'hui à vous signaler la façon charmante avec laquelle m'a reçu tout le personnel de cette prison — de — plaisance. C'était, en me revoyant, à qui dirait son petit mot pour rire :

— Je savais bien que vous me rev'endriez.

— Décidément, on est trop bien ici.

— Vous êtes un peu en retard cette année; je vous attendais en décembre dernier.

— Encore! c'est donc une rente?

Un seul gardien n'a pas partagé mes idées sur la captivité, c'est l'homme-clef, un vieux bonhomme qui, depuis vingt-neuf ans, a pour mission d'ouvrir perpétuellement trois portes, et cela avec une clef (toujours la même!) d'une longueur et d'une lourdeur qui donnent le frisson.

— Ah! ah! vous vous plaisez ici, fit-il après m'avoir écouté, eh bien! merci. Quant à moi, j'en suis las, et je prends ma retraite au mois de juin prochain.

— Vous l'avez gagnée, lui répondis-je.

Et je tenais mes regards attachés sur sa main droite, qui tenait machinalement cette clef monumentale dont il n'avait, en ce moment, nul besoin. C'est chez lui une habitude, et je me demande s'il consentira, en quittant son poste, à se dessaisir de son arme.

Cet homme, qui est un des plus beaux types de geôlier que je connaisse, a une autre manie, celle de sa cloche. Deux fois par jour, il doit sonner douze coups avec une cloche fêlée, et il a tellement l'habitude de cette fonction, qu'il s'arrête instinctivement au douzième coup, fût-il versé dans la conversation la plus animée.

Savez-vous comment il emploie les jours de sortie? Il reste au lit le plus tard possible, va se promener au jardin des Plantes, et, aux heures de la cloche, on peut le voir, rue du Puits-de-l'Hermite, écoutant si son remplaçant sonne aussi correctement que lui.

Si la croix d'honneur vient orner la boutonnière de ce geôlier-modèle, ce sera justice, il l'aura méritée tout autant que le père Boniface, ce cul-de-plomb en chef du Constitutionnel.

On m'a installé au pavillon, si justement appelé par les filous: Pavillon des Princes, dans une chambre coquettement meublée et gaie au possible.

Il est vrai qu'elle est éclairée par une lucarne petite et assez haut perchée; mais on m'a assuré que lorsqu'on y est arrivé, à force d'échafaudages, un splendide panorama se déroule à vos yeux. J'essaierais bien de faire de la gymnastique, mais qu'y gagnerais-je? Je suis si myope! Quelques mécontents, — il y en a toujours, — ont surnommé cette chambre : le tombeau!

C'est de la calomnie!

J'ai retrouvé là deux détenus politiques dont je vous entretiendrai prochainement aussi, deux hommes qui mourront dans l'impénitence finale, et qu'on a fortement raison de tenir sous verrous.

ALFRED SERVEN.

AVIS

L'ENCENSOIR a été fondé uniquement pour servir les anciens abonnés du PAMPHLET. Il continuera sa publication jusqu'à ce qu'il ait rempli les engagements contractés par ce dernier. L'ENCENSOIR n'accepte pas de nouveaux abonnés.

L'ENCENSOIR

Encensez, encensez ! il en restera toujours quel que chose.

(DOM BASILE.)

Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes.

(VOLTAIRE.)

Donnez un coup d'épingle à votre voisin, il vous répondra par un coup de poing. — Cassez-lui l'encensoir sur le nez, il vous bénira.

(S. S. PIE VII.)

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction à M. ALFRED SIRVEN, 15, Faubourg-Montmartre, à Paris.

AVIS

Notre imprimeur jugeant qu'il n'appartient pas à un journal non politique d'entretenir ses lecteurs des impressions d'un prisonnier, nous sommes obligés de renoncer à publier la correspondance que M. ALFRED SIRVEN nous adresse de Sainte-Pélagie.

LA RÉDACTION.

DÉNONCIATION



« L'homme, en ses passions, toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette et le mors et la bride;
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et, pour le rendre libre, il le faut enchaîner. »
BOILEAU, sat. X.

Messieurs,

Dans un moment où les plus sinistres murmures semblent sourdre autour de nous ; dans un moment où toutes les lèpres sociales, engendrées par le philosophisme, le déisme, l'athéisme, le manichéisme, l'arianisme, le jansénisme, l'iconoclastisme, le sabéisme, le panthéisme, le paganisme, le libéralisme, et autres schismes, menacent l'universalisme de la société moderne, il est du devoir de ceux qui sont appelés à défendre les intérêts de la partie saine de la France, de faire entendre une voix courageuse contre toutes les turpitudes précitées.

Voilà pourquoi, Messieurs, j'ai jugé à propos de vous dénoncer l'*Almanach prophétique*, de Mathieu Laënsberg fils, nouvelle édition, pour l'an de grâce 1864.

Il est temps, Messieurs, que l'indignation publique vienne mettre un terme aux scandaleuses publications qui portent le trouble dans les familles.

Mais en attendant les glorieux compléments de sécurité que l'avenir nous réserve, tels que la clôture des arsenaux de trouble et de lumière, nommés bibliothèques publiques, et l'épuration des collections particulières, il importe, Messieurs, de mettre un terme aux réimpressions dangereuses, produits impurs

des imaginations sataniques du siècle dernier et de la première moitié du XIX^e siècle ; je veux dire : Voltaire, Rousseau, Diderot, et *tutti quanti*, précurseurs et modèles de Paul-Louis Courier, de Maistre, Quinet, etc., etc.

Sans en excepter naturellement Balzac, Eugène Sue et leurs romans démoralisateurs.

Vous voyez, Messieurs, que j'aurai souvent occasion de signaler à votre sagesse des ouvrages pervers et pervertissants ; mais j'attendrai un temps plus opportun, et j'arrive au pamphlet que j'ai déjà eu l'honneur de vous nommer, l'*Almanach quadruple prophétique*, par Mathieu Laënsberg fils, ouvrage d'autant plus dangereux, qu'il n'est acheté que par la classe peu éclairée, qu'on désignait autrefois sous le nom de serfs et de vassaux.

J'entre en matière :

Le calendrier m'a paru assez fidèle, quoique je puisse justement reprocher aux rédacteurs de s'être associés aux turpitudes des impies, en supprimant arbitrairement le nom de saint Ignace de Loyola.

Cette suppression n'est accompagnée d'aucune note ; mais, vous le savez, Messieurs, ne pas parler, c'est mal penser ; omettre, c'est nier.

Après le calendrier, je ne parlerai pas de certains détails astronomiques sur les éclipses, les marées, de manière de connaître l'heure au soleil avec un bâton ou une paille ; enfin, l'époque précise où il faut semer les giroflées et ramer les haricots.

Ces détails ont au moins le tort de répandre dans les masses une instruction factice et fébrile... et vous savez, Messieurs, que la science tue l'âme et dessèche le cœur.

Viennent ensuite en foule des anecdotes plus ou moins condamnables, et qui ont pour but d'entretenir les esprits dans des idées frivoles, qui ne peuvent être que contraires à l'esprit de morale que nous réclamons.

J'arrive enfin au point principal de la pré-vention : c'est l'histoire d'un homme qui s'introduit, de nuit et furtivement, dans une maison ; l'auteur ajoute :

« Et les polissons lui chantaient ce couplet si connu :

Monsieur Prudhomme, où allez-vous ?

Vous allez vous casser le cou !

Quoi ? le soir ! sans chandelle !

Eh bien !

Pour voir les demoiselles...

Vous m'entendez bien ! »

Analysons :

L'auteur nous dit lui-même : « Les polissons chantaient. »

Les polissons ! Et de quel droit venez-vous mettre sous les yeux des gens honnêtes ce que

chantent les polissons, si ce n'est dans un but coupable ?

« Monsieur Prudhomme, où allez-vous ? » M. Prudhomme... Est-ce clair?... est-ce précis ? Cette fois, nieront-ils qu'ils s'adressent à la famille, à la bourgeoisie calme et digne ?

En doutez-vous ? observez la phrase suivante : « Où allez-vous ?... Question insidieuse, qui semble dire : Où nous conduisez-vous ? où nous menez-vous ?... et qui sous-entend toutes les injures qu'adressent chaque jour aux hommes d'ordre les gens de désordre !

Après avoir ainsi demandé aux bourgeois, comme il les appelle, quel est leur but, l'auteur passe à la menace : « Vous allez vous casser le cou... » Ah ! Messieurs... cela fait frémir ! je n'en dirai pas davantage. — Vous casser le cou ! Les hommes qui jettent ce cri sont de ceux dont l'humanité tout entière doit rougir ; passons.

« Quoi ? le soir ! sans chandelle ! » On affectionne beaucoup la plaisanterie de l'éteignoir ; on y revient sans cesse. « Le soir ! est une allusion évidente à l'obscurantisme ; la chandelle ! ce sont les prétendues lumières... On nous accuse de vouloir les éteindre ! Eh bien ! nous acceptons l'accusation, et nous nous en faisons gloire. Oui, car, par bonheur, à côté des lumières de leur civilisation, le ciel a daigné placer le boisseau.

« Eh bien ! quelle ironie !... « pour voir les demoiselles... »

Oh ! oh ! ceci est trop fort !... assez ! assez ! je sens le rouge qui me monte au visage, et je me dépêche d'arriver au dernier vers : « Vous m'entendez bien ! »

Cette phrase, qui semble insignifiante au premier coup d'œil, est pourtant le complément, l'explication expresse de tout le reste ; en vain l'auteur nous dirait qu'il n'y a pas entendu malice, cette seule phrase le condamne : « Vous m'entendez bien ! » c'est-à-dire cherchez l'allusion, et vous la trouverez... c'est le mot de ralliement.

J'en ai dit assez, je pense, pour vous prouver que cet Almanach dissolvant et obscène se rattache à un vaste plan de propagande antisociale qui s'ourdit sur toute la surface du globe.

Et vous m'approuverez, Messieurs, d'avoir imprimé le stigmate de la réprobation et de l'indignation sur ce livre perturbateur, qui, je l'espère, sera mis à l'index par tous les pères de famille jaloux de leur légitime autorité.

J'ai dit.

BASILE.

Il se publie à Londres un *Journal illustré de la police*, dont le deuxième numéro a été tiré à 350,000 exemplaires.

Une semblable publication manque à Paris, où elle s'adresserait à une classe nombreuse et intéressante d'individus.

— Holà! Tartufe est au logis!
Pour le chasser, prenons main-forte
— De grâce, attendez, mes amis,
Qu'il ait mis Orgon à la porte.

En Suisse, la licence de la presse est telle, qu'un journal s'est permis d'appeler le directeur d'une maison de jeu « croupier. »

L'INQUISITION DOMESTIQUE



M. Lerond, mon voisin, est l'homme le plus laid du quartier; — ses cheveux grisonnants n'appartiennent plus à la jeunesse; — ancien employé aux subsistances militaires, il n'a eu que l'esprit de la soustraction et de la multiplication.

C'est peut-être cette dernière qualité qui a enfanté la jalousie de son épouse; mais, depuis vingt ans, tous les efforts de Mme Lerond pour trouver son cher époux en défaut avaient été inutiles...

Où vas-tu?... D'où viens-tu?... A quelle heure rentreras-tu? tels étaient les refrains accoutumés de l'Othello femelle.

Et quand l'ex-garde-magasin rentrait, le pli le plus innocent du col de sa chemise, le duvet le moins incestueux attaché à son habit, étaient interrogés et fournissaient matière aux plus graves commentaires.

Mme Lerond était une excellente ménagère.

Par économie, peut-être aussi par un autre motif que le temps fera apprécier, elle avait fait prendre la bonne habitude à son mari, toutes les fois qu'il s'habillait, de changer alternativement ses bretelles de gauche à droite et de droite à gauche, comme on change de pied ses souliers... par économie.

Par ce moyen, disait-elle, les bretelles ne prenaient pas un mauvais pli, et, soir et matin, Mme Lerond passait à l'inspection les épaules de son époux.

Un soir, M. Lerond, rebelle, osa se soustraire à l'inévitable piquet conjugal, qui, depuis vingt ans, remplissait toutes ses veillées...

Il osa plus, et, pour son émancipation, il prononça ces paroles horribles : *Je ne rentrerai pas de la nuit...*

Quel coup de foudre pour une femme jalouse et sensible!... Elle veut en savoir la cause...

Une réunion d'anciens employés aux vivres et aux fourrages en est le prétexte.

En vain, pour s'y opposer, Mme Lerond employa larmes, soupirs, emportements; un tri-

ple airain garnissait le cœur de l'homme, qui avait enfin résolu de l'être... une fois...

Il mit donc la culotte, les bottines vernies, changea, selon l'usage, ses bretelles, de droite à gauche, sous les yeux de son épouse confondue, et monta fièrement en présence de vingt commères du quartier, dans un char numéroté.

Nous ne suivrons pas l'ex-garde-magasin dans son intrépide excursion; attendons-le au retour.

Son épouse était encore entre deux draps... mais elle ne dormait pas... oh! non...

Il ouvre la porte, et va se placer amoureusement au pied du lit...

Que va faire Mme Lerond?

Suivons ses mouvements...

Ses doigts entr'ouvrent le gilet de son époux... Tout à coup la pâleur couvre son visage... c'en est fait, ses soupçons sont justifiés : ce n'est pas à une réunion d'amis que M. Lerond a passé la nuit... on n'y défait point ses bretelles...

Et celle qu'un œil jaloux avait remarquée, la veille, à l'épaule gauche, est à présent à l'épaule droite.

L'argument paraît sans réplique... C'est en vain que l'époux veut parler; on refuse d'entendre sa justification.

Et vous aussi, lecteur, vous soupçonnez vingt ans de fidélité!... Quelle affreuse pensée!

Un seul jour ne fait pas d'un mortel vertueux

un mari infidèle à sa femme...

Mais le changement d'épaule de ces bretelles accusatrices?

Rien de plus naturel...

M. Lerond sortait du bain, où il était allé rafraîchir son sang agité par l'insomnie, pour revenir frais et dispos à la couche nuptiale.



GABRIEL B...

LES PROCESSIONNAIRES

On nous écrit du midi de la France :

On vient d'observer dans nos campagnes une nouvelle espèce d'insectes destructeurs : les *processionnaires*.

On désigne par ce nom des chenilles noires et blanches, qui sortent de leurs nids par longues files bien rangées, et qui gardent dans tous leurs mouvements un ordre parfait.

Quoiqu'il soit impossible de reconnaître leurs chefs, il est constant qu'elles semblent obéir à des ordres secrètement donnés, et cela avec un ensemble et une abnégation remarquables.

Cet insecte, dont l'espèce est singulièrement multipliée, révèle sa présence, après Pâques, par les ravages terribles qu'il exerce sur les jeunes feuilles et sur les fleurs non encore épanouies.

Les processionnaires affectionnent surtout l'abrisé et protecteur des ténèbres; le jour les effraie, contrairement aux autres insectes, ils fuient la lumière.

S'ils se montrent en plein midi, c'est alors qu'ils sont passés à l'état de papillons, et qu'ils peuvent étaler leurs ailes blanches et plissées.

Dans ce nouvel état, ils importunent par leurs bourdonnements insupportables l'oreille la plus indulgente.

Rien n'est moins gracieux que leurs évolutions, et, malgré la présence de nombreux papillons chamarrés qui se rangent à leur suite, ils n'inspirent à celui qui les observe que répulsion et dégoût.

Les temps humides et froids favorisent les dégâts occasionnés par ces *bombin* nocturnes; mais fort heureusement le soleil les dissipe, les force à rentrer dans leurs antres, et préserve la nature de leurs morsures meurtrières.

Voilà une race de destructeurs qui fait une terrible concurrence aux *termites* qu'a signalés S. Exc. M. Rouher.

JACQUES II

Imitation d'une ballade anglaise

Qui frappe ici? — La Flatterie.

— Entrez, entrez, ma douce amie,
Je vous revois avec plaisir;
Bercé par vous, j'aime à dormir.
Dites-moi que je suis aimable,
Bon, grand, économe, équitable,
Aimant le bien de mes Etats...
Et je ne m'en fâcherai pas.

Mais qui frappe encore à ma porte?

— La Vérité, qui vous apporte
Avec respect, de bons conseils,
Nécessaires à vos pareils.
— Quoi! cette insolente bavarde!
Moi, la recevoir! Dieu m'en garde!
Trop souvent sa voix m'éveilla.
Révérend Piters, chassez-là.

La Vérité fut exilée,
Et la Flatterie installée.
Hélas! après un court sommeil,
Roi Jacques, quel triste réveil!
Il cherche en vain la Flatterie,
Qui chez le vainqueur s'est enfuie;
Mais, dans l'exil, il reconnaît
La Vérité qui l'attendait.

AVIS

M. ALFRED SIRVEN ayant reçu une invitation à dîner à Sainte-Pélagie pour mardi dernier et jours suivants, on est prié d'adresser tout ce qui concerne la RÉDACTION de l'ENCENSOIR, à cette prison, rue de la CLÉ.

MM. les greffiers étant obligés, par leurs fonctions, de lire tout ce que l'on écrit aux détenus, nous croyons devoir, dans l'intérêt de ces derniers, prier les personnes qui adresseront des lettres ou des manuscrits à M. A. Sirven, d'éviter une trop grande proximité.

Les Bureaux de l'ADMINISTRATION sont toujours : 15, Faubourg-Montmartre.

LA RÉDACTION.

Pour tous les articles non signés : Alfred Sirven.

Paris. — Typ. D. Bois et Éc. Vert, r. N.-D.-de-Nazareth, 29.